

“LES FEMMES DOIVENT ÊTRE BELLES, DANGEREUSES ET PARFUMÉES”, PROCLAMAIT CETTE FEMME-FÉE, CHEZ QUI SE COTOYAIENT ARTAUD, GIDE, LACAN OU GIACOMETTI, CETTE FEMME-ENFANT POUR QUI BRETON N'EN FINISSAIT PAS DE SOUPIRER. PAR CLAUDE ARNAUD.

Dame de Pique

Il était une fois une femme immatérielle, issue du royaume des fées. Son nom rimait avec les charmes qu'elle jeta sur les poètes du siècle ; elle s'appelait Lise Deharme et vécut loin, très loin de la réalité. Elle était née en 1898, dans une bourgeoisie juive parisienne ultra-assimilée. Toute son enfance se déroula autour des allées des Champs-Élysées, où des petites filles mouchaient leurs poupées, en montrant leur derrière. Gâtée, capricieuse, ne quittant jamais sa pelle et sa poupée Pierrette, elle parle d'elle au masculin et fabule à volonté. Ses parents jouent-ils au casino de Dieppe qu'elle accoste une splendide femme rousse, et lui fait croire que son père et sa mère sont morts...

Elle se marie très tôt à l'héritier des magasins Old England et s'installe avenue Foch. On est à l'aube des années 20 ; et Lise a le sens du coq-à-l'âne et le goût de l'absurde. Elle accuse Gide de sentir la fourmi et ses ennemis d'avoir l'air de varices. Elle revendique des dons de sorcière et prétend détecter les trésors. Elle croit aux fantômes, crible d'épingles ses ennemis en effigie et dort avec les cent et quelques tomes du *Cabinet des Fées*, son livre de chevet. “Les femmes doivent être belles, dangereuses, et parfumées”, soutient-elle. Elle est, en un mot, une surréaliste née – l'attraction fatale que les amis d'André Breton attendaient, au même titre que les étoiles de mer ou les pois sauteurs du Mexique...

Délaissant un mari qui se suicidera des années plus tard, elle va conquérir les Surréalistes, un à un, comme on souffle les bougies d'un gâteau. Elle envoûte Éluard à travers Aragon, qu'elle connaît depuis l'enfance. Desnos l'emmène visiter ses endroits secrets, Valentine Hugo l'introduit dans sa constellation peinte, Man Ray la photographie en Dame de Pique – la carte la plus dangereuse. Elle passe l'été 1924, dans une villa louée par Drieu La Rochelle, en compagnie d'Éluard, de Soupault et d'Aragon, et sillonne la côte basque. Georges Auric, le musicien des Six, tombe amoureux d'elle, mais n'ose se déclarer. Tout le monde couche avec tout le monde, et Lise semble ne rien deviner. Est-elle déjà gâtée par le succès ? Auric, plus tard, l'accusera d'avoir tout inventé...

Lise veut le meilleur, et le meilleur siège, rue Fontaine, au Q.G. surréaliste. Elle s'y rend, à l'hiver 1924, vêtue de longs gants bleu ciel qui lui font une silhouette de fée. Aragon la défie de les laisser en guise de carte de visite ; Breton, mû par un pressentiment, l'en dissuade. Trop tard : les doigts de cuir reposent, inertes, devant le poète. Breton croit aux signes : il s'empare des gants, et se rend dans son hôtel particulier de l'avenue Foch. Lise l'éblouit. Elle illustre ce renversement de la logique qu'il cher-

che, avec tant d'application, à mettre sur papier. Elle ne raisonne pas, elle se moque des idées, elle ne se censure jamais – elle est l'écriture automatique incarnée. “Le goût poétique d'une époque, en ce qu'il a de spécifique, a étincelé là comme nulle part”, écrira-t-il, subjugué...

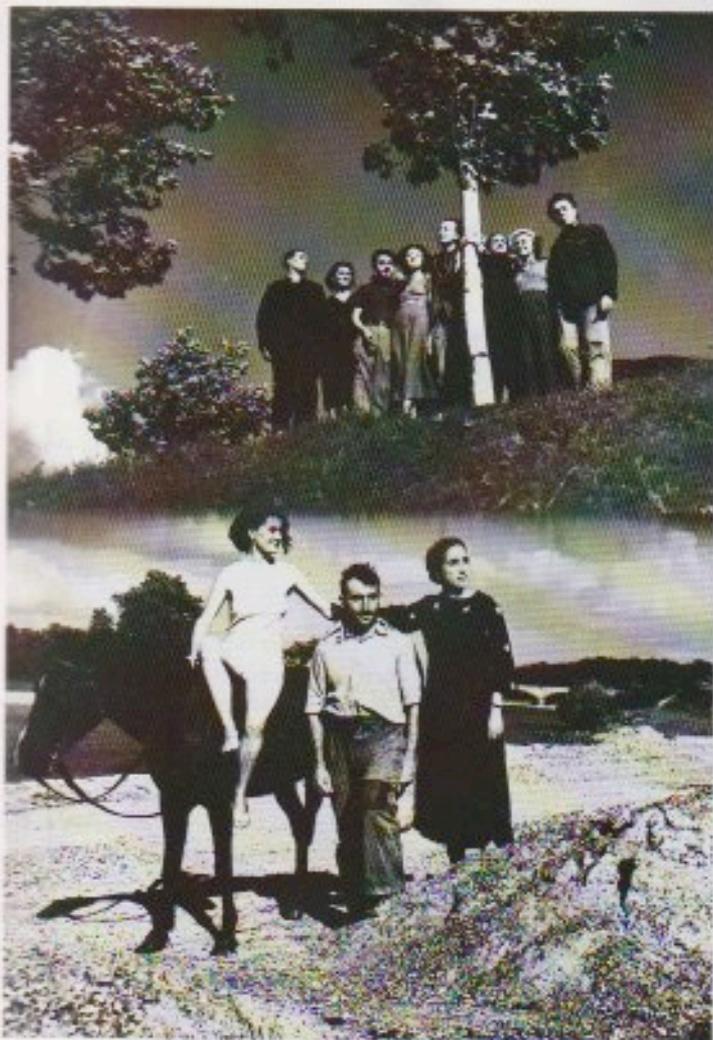
Il revient avec une merveilleuse boîte, remplie d'insectes qu'Éluard, Péret et lui-même ont rebaptisés ; mais Lise trouve les noms authentiques bien plus mystérieux. Il la couvre de lettres, fait publier *Images dans le Dos du Cocher*, son premier recueil de poèmes, frappe sans cesse à sa porte ; mais Lise reste impénétrable. Il vénère la femme, et elle aime être vénérée. L'homme qui traite Dieu de porc et fait trembler Aragon, perd alors tous ses moyens. Qui reconnaîtrait le Grand Inquisiteur du surréalisme dans ce soupissant zélé, qualifiant de “torture par l'espérance” ce que lui fait subir Lise ? “Il était follement amoureux d'elle”, confirme Maxime Alexandre dans ses *Mémoires*...

Surgit Paul Deharme. Il est beau, énergique et brillant. Il a le sens des affaires, et ne passe rien, mais rien, à Lise. Ce jeune pionnier de la radio obtient tout ce qu'elle a refusé à Breton, et emménage avec elle dans un appartement du quai Voltaire. “Froid d'aspect, insolent même, il en imposait beaucoup”, écrit Youki, la femme de Desnos. Il avait un cœur d'or, mais ne supportait ni la bêtise, ni la médiocrité.” Ce sera le seul homme que Lise aimera vraiment, au point de l'épouser une seconde fois, symboliquement, après la naissance de leur fils Tristan...

Une nouvelle ère commence. D'égérie, Lise devient mécène : elle commande des sculptures à Giacometti, et finance les *Cenci* d'Artaud avec les décors de Balthus. Elle présente à son mari Robert Desnos, qui fera de nombreuses créations radiophoniques, secondé par Alejo Carpentier, le futur romancier. “L'intelligence de Paul Deharme était presque supra-terrestre, poursuit Youki Desnos. Il évoluait dans une sphère où Robert le rejoignait sans peine.” Décidée à marcher sur les traces des Noailles, Lise commande en 1935 un film à Man Ray. Breton revient dans sa maison de Montfort former







Images d'un film réalisé par Man Ray, scénario de Breton et Éluard.

avec Éluard, Nush et Artaud la distribution. "Nous étions 18, et très heureux, écrit-elle. Les prie-dieu cognaient contre les murs, et le trône africain tapait de drôles de coups." Man Ray, au retour, découvrira qu'il n'y avait pas de pellicule dans le magasin...

Vint le temps des scissions, Desnos et Artaud ayant traité Breton de "lion châtré"; mais Lise se contente de recevoir séparément les fâchés, en leur interdisant toute attaque personnelle. Elle leur impose même Cocteau, bête noire du groupe. "Lise a une voix d'héliotrope, dira-t-il; jamais elle ne s'écarte d'une ligne capricieuse, qui n'est autre que sa ligne droite." Lise veut être aimée; et personne ne pourrait arrêter "ce caprice souverain" dans son entreprise de séduction généralisée. Ses amis s'appellent alors Artaud, Giacometti, Picasso. "Lise a pleinement réalisé sa vie", déclare d'ores et déjà Éluard...

Survient l'unique événement tragique de ce destin si gâté: la maladie de Paul Deharme. Erreur de diagnostic? Suicide déguisé? Le mari vénéré meurt après quelques mois. Le conte de fées tourne à l'horreur et Lise soupçonnera toute sa vie "Tignoble docteur Laforgue" d'avoir assassiné Paul - elle se flattera même, après-guerre, d'avoir provoqué sa mort par un coup de fil. Jacques Parsons, un collaborateur de Paul Deharme, la console. Discret, bourru et faible, il va lui servir de rempart contre la réalité, tout en se laissant dominer. Ils s'installent dans un entresol de la rue de Grenelle, surplombant l'esplanade des Invalides, où Parsons promène monsieur Ramsay, un caniche qu'elle traite comme son fils - mieux, disent certains... Les premiers décrets antisémites paraissent avec la défaite; Lise, par sûreté, se fait baptiser; puis elle recommence à écrire ses contes et à faire ses dîners, comme si de rien n'était. Il faudra que la Gestapo arrête sa

mère, puis manque de peu son mari pour qu'elle se rappelle qu'elle est juive. Et même... Un soir, son chien Ramsay est attrapé au lasso par un voleur; Lise est assez folle pour partir à sa recherche et prendre un train pour Troyes, avec des voyageurs qu'elle hait, "parce qu'ils n'ont pas de poils sur la figure".

Vient la chute de l'Allemagne. Lise fait venir les cendres de Desnos, mort en déportation, et organise ses funérailles. Commence sa décennie la plus brillante, sous le parrainage d'Aragon et d'Elsa. On voit chez elle Jacques Lacan et Benjamin Peret, Jean Paulhan et Francis Ponge, André Breton et Julien Gracq. Trônant, au firmament parisien, entre Marie-Laure de Noailles qui la taquine, et Louise de Vilmorin qui la snobe, Lise se venge en accueillant la génération de Saint-Germain-des-Près, de Juliette Gréco à Boris Vian. Elle interdit désormais qu'on parle de son "salon" - elle se contente de "recevoir des copains" - et enrage d'être appelée Madame. Tour à tour exquise et envieuse, adorable et féroce, elle règne sur le décor mi-surréaliste, mi-Napoléon III de la rue de Grenelle, où le pistolet avec lequel Verlaine blessa Rimbaud est braqué sur un canari offert par Prévert. Des objets qui lui ressemblent, et derrière lesquels elle va se réfugier, avec le temps...

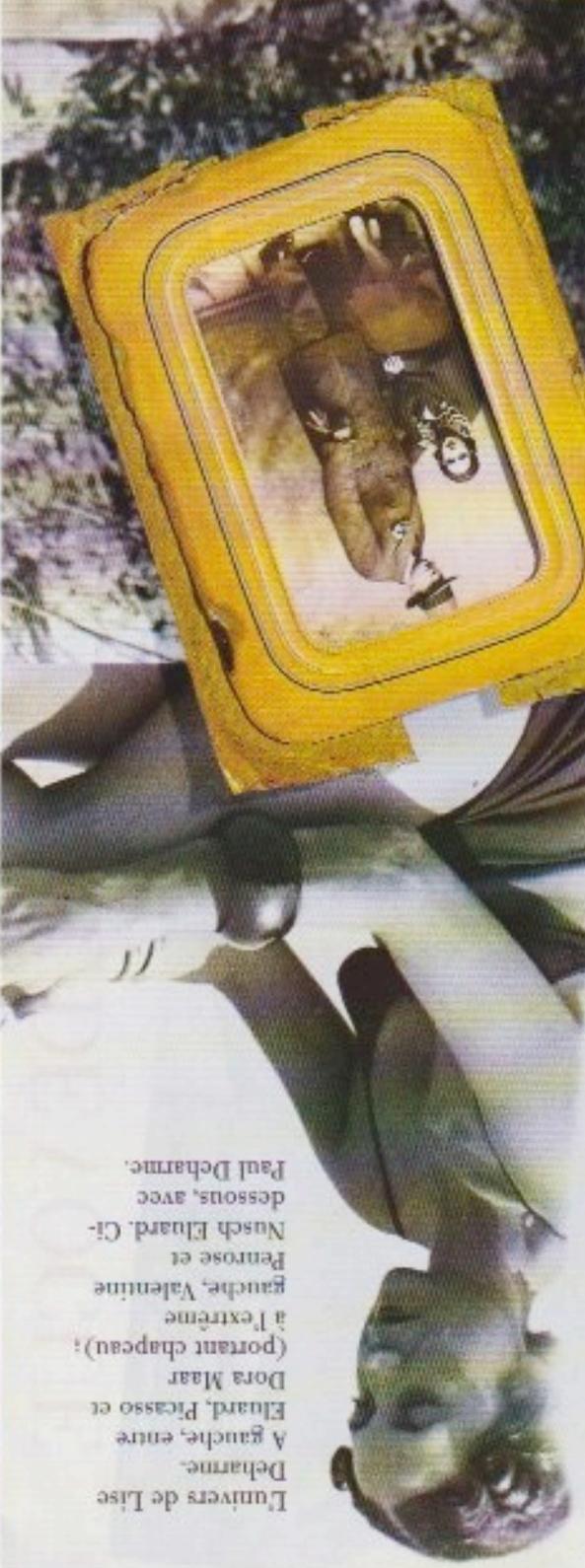
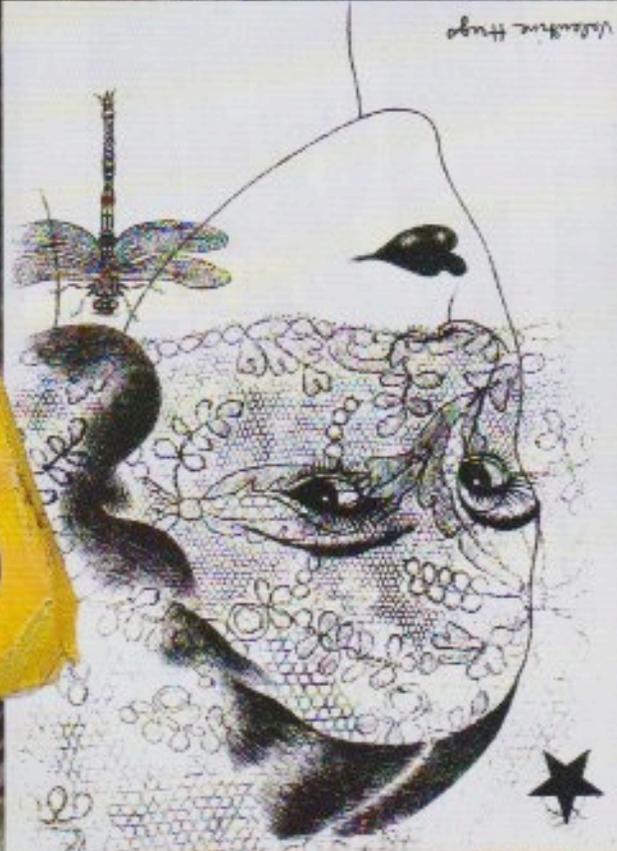
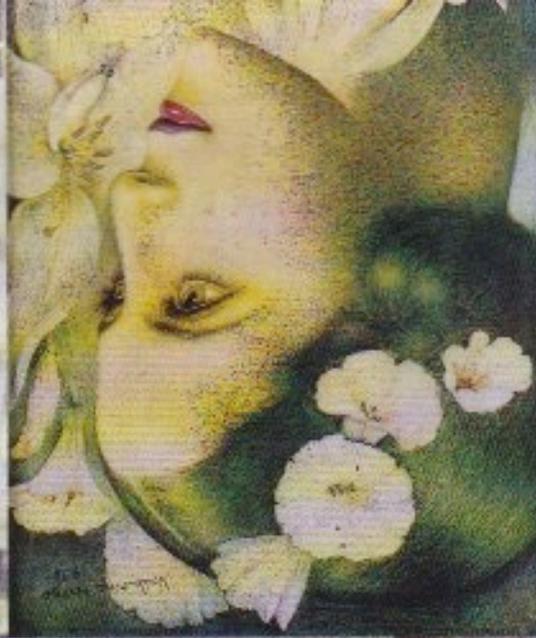
Car le succès use; et Lise commence à se lasser. Elle se lance dans une poétique forcenée et déclare la guerre au naturel. Les travestis la fascinent. On la voit portant des bonnets cloutés de style Louis XI; elle rêve de paraître dans une barque traînée par des cygnes, comme Lohengrin. "Sitôt qu'on me fait parler de choses vraies, je ne peux plus rien dire", avoue-t-elle à un journaliste. Elle multiplie les livres, les peuplant d'héroïnes aux robes translucides, qu'un style sautillant fait tomber à l'instant... "Violette, comtesse de Lazagon - plate de hanches, jambes d'un mètre cinquante, seins adorables, je continuerais la description un peu plus loin", écrit-elle; mais sa réputation mondaine l'empêchera de gagner tous ses galons d'écrivain; et Léonor Fini, aujourd'hui encore, parle de la place injuste faite à son œuvre*, dont Gracq souligne "la singulière authenticité"...

Le passé, alors, devient l'horizon indépassable de sa vie. Elle revoit Breton, Marie-Laure de Noailles et Aragon, son plus vieil ami. Elle revoit Alejo Carpentier, qui l'avait aimée en secret avant-guerre et qui retombe amoureux d'elle, trente-cinq ans après les émissions de Paul Deharme. Elle s'oppose au féminisme, au nom de la féminité, et à l'égalité, au nom du mystère. "Quelle idée absurde de vouloir voter et faire des matches de boxe!" s'exclame-t-elle. Le travail révolte cette petite fille de soixante et quelques années, que les hommes ont toujours gâtée. Elle fonde alors son propre MLF: le Mouvement de Libération des Fées...

Mais le temps passe. Les gens l'ennuient et les dîners l'assomment. Gagnée par cette misanthropie, elle en vient à ne plus s'aimer. Il lui arrive de passer un après-midi entier à regarder un volubilis pousser, et de faire une dépression à la mort d'une fleur. "Si vous saviez comme je m'ennuie, confesse-t-elle, vous me téléphoneriez." Le spleen frappe celle qui avait toujours reçu avec beaucoup de générosité. "Tout aurait encore un sens, Paul, si tu ne t'étais pas laissé mourir", écrit-elle.

Elle qui avait vécu d'une existence immatérielle vit la mort comme une étape. Les ballons rouges, quand ils se perdent dans le ciel, continuent d'exister, disait-elle. Pourquoi pas elle? "Tout est imaginaire, après tout", concluait Lise... C.A.

*L'œuvre de Lise Deharme est publiée aux Cahiers Bleus, à Troyes.



L'univers de Lise Deharme. A gauche, œuvre de Deharme, Picasso et Eluard, Picasso et Dora Maar (portant chapeau) à l'extrême gauche, Valentine Penrose et Nusch Eluard. Ci-dessous, avec Paul Deharme.